

Jean-Max Tixier : l'aventure de la matière

De *Parabole des nuées* au *Manteau de Circé*, en passant par *Les Silences du Passeur*

Claire Carlut

Université de Toulon

« J'habite un pays bleu où le ciel s'ouvre toujours plus grand que le désir. Toutes les autres nuances s'avivent ou s'abolissent selon que prévaut la sécheresse ou l'humidité. La lumière ne connaît pas de limite. Elle taille des formes aux contours nets, des arêtes dures, tranchantes. Ni l'esprit, ni le cœur ne peuvent ruser. Arbres, roches, maisons, posent dans la distance des choses une évidence au-delà de quoi il n'y a rien. Pas même l'espoir. Regarder le ciel est impossible parce que le regard se perd dans l'expérience toujours inachevée de l'infini. Non pas celui de la métaphysique – il ramènerait à l'échelle humaine – mais la réalité physique qui s'impose à l'entendement sans interrogations possibles.

Face à l'azur, on ne cherche pas. On constate. Voilà pourquoi l'homme du sud côtoie quotidiennement le néant. Il vit dans la familiarité de la perte. D'où son sens de la fatalité, la distance ironique, la dérision. Refuser de se laisser abuser par l'apparence est une manière de dominer le désespoir. »¹

Jean-Max Tixier, né à Marseille, ayant vécu à Hyères, était un homme du Sud, un poète qui « côtoie quotidiennement le néant », révélait-il dans l'ouverture de son poème « Parabole des nuées ». C'est un poète qui n'a pas exploré la voie du provençal ; c'est un poète qui a cherché plutôt du côté de la matière, à l'instar de Roger Caillois.

C'est après avoir fait des études de sciences puis de lettres qu'il s'intéresse à l'écriture sous tous ses aspects, aux liens entre Poésie et Mathématiques, et par extension, aux rapports entre Sciences et Littérature. Mais Jean-Max Tixier n'a pas consacré toute sa carrière littéraire

¹ *Parabole des nuées*.

à la poésie : il était aussi critique et romancier, très prolifique. Il a publié plus de 70 ouvrages de genres différents, dont certains sous pseudonyme.

Après une dizaine de recueils poétiques, il a publié en 2003 *Le Manteau de Circé* et, trois ans plus tard, *Les Silences du Passeur*. En 2008, il éditait un tirage limité d'un texte écrit en 2002, *Parabole des nuées*. Chacun de ses recueils révèle le fait que la science a un vrai pouvoir poétique. Jean-Max Tixier se situe alors à juste titre dans la grande lignée de Rimbaud qui proclamait « La science en avant ! » et qui souhaitait rendre compte d' « un long et immense dérèglement *raisonné* de tous les sens »².

Le programme du poète qu'est Tixier tient dans les paroles du jeune Rimbaud : « J'écrivais des silences, des nuits. Je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges. »³

Le vertige de la matière, voilà ce sur quoi nous nous pencherons d'abord, pour ensuite nous intéresser à cette posture particulière du poète passeur et expérimentateur.

Peut-on être un poète lyrique matérialiste ?

Il semblerait que les poèmes du recueil *Éloges* de Saint-John Perse soient l'exact opposé de ceux que regroupe le recueil *Les Silences du Passeur*, de Jean-Max Tixier. Tout est exclamatif chez l'un, tout est murmuré chez l'autre. Leur conception de l'éloge est bien différente. Il n'y a qu'à écouter « L'Éloge du passeur » :

« Chacun invente l'autre rive. Imagine l'espace inconnu qui tiendra ses promesses. On se retrouve à l'embarcadère, transis d'angoisse. Face à l'ombre qui désigne d'un geste où prendre place. L'ombre déjà nous guide. La perche s'enfonce déjà dans les vases. Nul ne parle. »

Voici l'éloge du silence. Cela rappelle un peu les maximes de l'écrivain Christian Bobin, dans son *Éloge du Rien* (« Éclaire ce que tu aimes, sans toucher à son ombre ») ou encore les vers de Guillevic :

« Tu ne feras pas l'éloge.
Louanger, c'est t'écarter.
Te séparer
De ce que tu louanges. »⁴

² A. Rimbaud, Lettre à Georges Izambard du 13 mai 1871.

³ A. Rimbaud, *Une Saison en Enfer*, Délires II, « Alchimie du Verbe ».

⁴ E. Guillevic, qui pensait à Perse en écrivant ces vers, *Art poétique*, p. 45.

Application parfaite du principe chez Tixier. Ne pas se séparer en abusant du grand geste de l'éloge, voilà ce que tente de faire le poète ami des choses. Quelques refrains le trahissent gentiment : le mot même de matière est très présent dans le recueil des *Silences du Passeur*. Elle est toujours en place remarquable :

« Prends dureté de pierre. Tu traverseras la matière. » (« Éloge du Passeur »)

« La matière n'oppose pas d'aspérité à la fuite de la parole », trouve-t-on quelques pages plus loin dans « Sources ».

C'est dans le poème qui donne son titre au recueil *Le Manteau de Circé* que l'on trouve l'aveu du poète : « Matière. Encore matière. »

On pourrait croire que Tixier est un poète anti-lyrique, qui pratique une poésie à l'antithèse du lyrisme exclamatif et accumulatif, maximaliste, de Théo Crassas par exemple. Tixier est contre les excès en poésie, contre les excès métaphoriques surtout. Les siennes ont toujours un soubassement scientifique, ce sont le plus souvent des métaphores génératives, avait-il dit pour sa défense. Dans sa quête poétique, Tixier cherche avant tout « les mots flambants de lucidité » : il ne souhaite pas laisser de place à la rêverie superficielle ou aux débordements de l'imaginaire.

Mais il l'avouait : il est un « romantique repenté », initialement assez lyrique. Mais tel un peintre cubiste, il a toujours travaillé à « casser le lyrisme », notamment avec l'aide du collectif de la revue *Encres vives*, qui préférait l'écriture textuelle.

Selon Tixier, il y a deux types de lyrisme : le lyrisme de surface, qu'il traitait « d'anesthésie de l'intellect », et bien sûr, par opposition, le lyrisme des profondeurs : « Matière. Encore matière. Au-dedans. »

Ce lyrisme est celui qui résulte des rythmes physiques et physiologiques, c'est la concordance entre les rythmes essentiels de l'individu. Rythme, ponctuation, travail se font ici. La ponctuation est expressive dans la poésie de Tixier. Le point est décisif ; et cela s'explique ainsi : la ponctuation empêche le texte de s'envoler vers le lyrisme, vers l'imaginaire. Le point si récurrent limite les rêveries du poète et de son lecteur. De même, quand il y a chant d'amour, il est contrôlé : l'expression d'un sentiment profond, nous le savons bien, n'est pas synonyme d'emphase, d'exagération. Tout se fait dans la pure concision, dans la distance dans ses « Stances pour la femme dernière » :

« Ce sera plus loin que le corps
Au-delà du désir
Qui survit au désir
Dans une chambre sans lumière. »

Quelle est donc cette « matière » ? Pourquoi le poète s'intéresse-t-il autant à elle ?

Pendant ses études, le jeune Jean-Max Tixier s'est aperçu que la littérature, plus spécialement la poésie, et les sciences, notamment les mathématiques, avaient le même support d'étude : la matière, la création. La poésie est une poésie qui se fonde sur la matière de son époque, rappelons-le. L'exemple évident est celui de la poésie classique, qui rimait avec métrique, arithmétique. Avec la poésie contemporaine apparaît la conscience non naïve des objets, grâce, entre autres, à Francis Ponge. Tixier rejoint donc Ponge mais aussi, de ce point de vue, Saint John Perse dans cette quête poétique : tous cherchent à évoquer « non pas l'idée mais la chose même »⁵.

Mais alors, cette poésie est-elle dépourvue d'émotion ?

L'émotion n'est pas un état purement intérieur à transcrire pour le lecteur, mais plutôt un mouvement de l'âme et du corps qui fait sortir de lui l'individu qui l'éprouve ; et cette même émotion pousse le poète à écrire, car elle ne peut s'exprimer qu'en s'incarnant dans la chair du monde et des mots. Il valide l'idée qu'avait développée René Char : le poème est en fait une « matière émotion ».

Tixier est, à l'instar de Ponge, un poète du parti pris des choses, qui se méfie de la subjectivité, un poète qui se range pourtant lui-même au nombre des artistes pour qui « tout commence par une sensation, par une émotion. »⁶ Le lyrisme est donc présent, mais il ne prend pas la forme traditionnelle de l'épanchement, de l'expansion. Au fil de son écriture, il s'éloigne de son « je » pour donner la prime place à cette fameuse matière du réel, qu'elle soit visible ou invisible.

L'intérêt du poète Tixier pour la matière, mais aussi pour l'immatériel, est grand. Ce qui l'intéresse est de prendre pour cible l'indicible, et de prendre la pleine mesure de l'abstrait ; il évoque par exemple, dans *Parabole des nuées*, le fait que « nous ne saurions pas la pesanteur de l'air. »

Ses objets poétiques privilégiés : le silence, l'invisible, l'ombre. Le silence est évidemment omniprésent dans le recueil des *Silences du Passeur*. Il a même l'honneur d'avoir son propre poème, le « Requiem pour un silence » et se glisse souvent dans les autres textes du recueil. L'invisible, lui, est un des motifs favoris du poète. On trouve par exemple, dans *Parabole des nuées* : *Quel artiste invisible signe de blanc la première trace ?* Dans le recueil des *Silences du Passeur*, l'invisible est celui de l'amour, qui est porté « à bras le cœur ». Dans

⁵ *Le parti pris des choses*, F. Ponge.

⁶ *Pour un Malherbe*, F. Ponge, Gallimard, 1965, p. 46.

Le Manteau de Circé, c'est la mer qui « morcelle l'invisible miroir où les reflets multiplient l'apparence ».

L'ombre est comme une obsession pour le matérialiste qu'est Tixier. Quand l'objet apparaît, le poète centre son attention sur l'ombre de ce même objet. Elle peut même être la pleine matière de quelques aphorismes, comme dans le poème « La femme et la mer » : « L'ombre joue toujours dans la distance des ombres ». Le poète mentionnant même parfois l'immatérialité de ses propres instruments d'expression :

« Ce sera ton honneur d'être la transparence
Les mots immatériels,
Posés sur ton absence. »

Les nuages, les nuées ont aussi tout à fait leur place au sein de la matière convoitée par Tixier. La rêverie de l'Étranger de Baudelaire, celui qui « aime les nuages... Les nuages qui passent... Là bas... Les merveilleux nuages ! », est dans la tête de tous. Mais c'est plutôt la dualité palpable/impalpable qui passionne le poète qu'est Tixier. Car, contrairement à l'étranger, contrairement à Salah Stétié, Tixier étudie le nuage sous l'angle de sa composition, de sa substance. « L'homme est principalement composé de nuages », affirme-t-il dans sa *Parabole des nuées*. C'est-à-dire que l'homme est composé de souffle et d'eau.

En se rattachant aux sciences dites dures, comme la physique, les mathématiques, Jean-Max Tixier ne pouvait exclure un lexique majoritairement issu du vocabulaire scientifique. Le titre *Parabole des nuées* est un parfait exemple : la parabole n'est peut-être pas à prendre dans une autre acception que celle de courbe, cheminement, lisière physique et mentale, et cherche à amener son lecteur dans le rationnel des choses. Mais le poète compte bien évidemment sur la polysémie du terme. Parfois, il aime déconnecter de leur contexte initial des mots spécialisés, rarement employés dans le domaine poétique, comme par exemple : « De la dilatation extrême qui tisse la gaze la plus subtile. Ou encore : Rendre son eau jusqu'à la dessiccation suprême. »

Tixier voit ainsi l'intérieur de la chose extérieure, y compris quand il s'agit de parler de lui-même, comme dans le poème « Sources » : « Je m'efface, cellule après cellule ». Déjà, Tixier l'avait annoncé dans la *Parabole* à l'aide d'une métaphore éclairante : « L'homme est un nuage enfermé dans une vessie de peau. » Le paysage semble être perçu de la même manière : « Quand la nature montre à vif ses os et ses tendons. »

Comme Per Kirkeby, peintre contemporain qui lie peinture et géologie, Tixier lie poésie et météorologie. « Le climat. Dans les regards dérivent les couleurs d'un autre paysage », peut-on trouver dans le texte « Quatre moments-paysages ». On trouve un écho à

cette remarque dans la *Parabole* : « Toutes les nuances s'avivent ou s'abolissent selon que prévaut la sécheresse ou l'humidité. »

En fait, Tixier, comme le poète Lorand Gaspard, à l'opposé de leurs contemporains qui souhaitaient dématérialiser, épurer l'expression de tout ce qui était corporel, qui rêvaient de trouver des formes autonomes, indépendantes de l'univers palpable, veut réincarner l'écriture dans une expérience concrète, la « rematérialiser ». Voilà pourquoi sa poésie veut prendre « racine dans la matière ». Tixier vise à réinsérer les mots dans le concret, dans le sensible, souvent en écartant plus ou moins leur signification conceptuelle, au profit d'un sens qui rende compte à la fois de la vie du corps, et de celle de l'esprit, lucide, matérialiste.

La matière préférée du poète artisan reste malgré tout les mots et leur texture. Comme le disait justement Ponge dans ses *Méthodes* : « À partir du moment où l'on considère les mots comme une matière, il est très agréable de s'en occuper. Tout autant qu'il peut l'être pour un peintre de s'occuper des couleurs et des formes. Très plaisant d'en jouer. »

Ainsi, il n'est pas rare de tomber sur ce genre d'énoncé texturé, qui du coup, empêche le lecteur de construire son habituelle représentation d'un contenu, car la texture des mots l'interpelle, et le matériel prend le dessus sur l'idéal :

« Ivresse de trouver
Promesse dans l'ivraie »

Ce distique est bel et bien d'une texture maximum : les mots se répondent, comme les sonorités, en harmonie, ce qui crée une hyper-expressivité. De même pour cette antanaclase :

« Mon amour conjugué
Demeure ma demeure. »

Ponge parlait du jeu avec la matière des mots, Tixier l'a parfaitement pratiqué.

« Sois poète, même en prose » (Baudelaire)

Le titre des *Silences du Passeur*, avec son allitération expressive, renseigne d'entrée sur le travail poétique de Tixier. Dans ses poèmes en prose, nous pouvons trouver *ad libitum* des homéotéleutes, comme ici dans « L'Éloge du passeur » :

« On se retrouve à l'embarcadère, transis d'angoisse. Face à l'ombre qui désigne d'un geste où prendre place.

Prends dureté de pierre. Tu traverseras la matière. »

Là où ce jeu des sons se concentre est bien évidemment dans le poème « Notes musicales » (dédié à Marcel Migozzi, pratiquant la paronomase, poète auteur *d'Enflammé d'éphémère*), où la musique transparait immédiatement, le son des cymbales aussi :

« Au coup de cymbales de l'aurore
Répond celui du crépuscule
Entre les deux
Le regard fixe du silence
L'éclat du bronze. »

Un peu plus loin, c'est le verbe onomatopéique qui déclenche l'harmonie imitative :

« Le soleil glisse son archet
Sur les cordes tendues
De l'absence. »

Ou encore :

« Tandis que les feuilles frémissent
L'élan traverse la futaie
Une rose rouge à son flanc. »

Car jouer avec la texture des mots, ce peut être jouer avec l'harmonie imitative et visuelle :

« Ton cœur chante en résonance
Des mélodies perdues
Dont nul ne se souvient.

Le cœur et les mots chantent en résonance. »

Quand on interrogeait le poète à propos de cet énoncé hypertexturé :

« Ton souffle fait sortir du hautbois
Le souvenir
Un satyre fou »

il répondait tout simplement que le mot *souvenir* avait été trouvé en regroupant *souffle* et *satyre*. Là encore, comme le principe énoncé tout à l'heure à propos des métaphores génératives, comme chez Francis Ponge, les mots en génèrent d'autres.

La démonstration menée par le poète mathématicien est claire : il donne toute sa confiance à l'expressivité des mots, des sons, et cherche toujours la texture la plus poétiquement riche. Qu'elles soient employées dans une perspective mélodique, comme dans ce poème, ou non, les sonorités participent pleinement à l'élaboration du message et sont, en tant que telles, productrices de sens.

Le poète passeur : théorie et pratique

Le corpus de nos trois œuvres établit clairement la récurrence du thème du passage et du personnage du passeur. Le recueil des *Silences du Passeur* s'ouvre avec un éloge du passeur, qui est donc au centre de l'attention du poète : « Tu traverseras le fleuve avec ta charge d'âmes. Sans regarder en arrière. De l'autre côté, le fleuve sera calme et limpide. » Le passeur est celui qui emmène vers l'au-delà, une sorte de Charon. Ce passage est multiple, et polysémique. On trouve par exemple, dans la *Parabole des nuées* : « Nous ne saurions pas la pesanteur de l'air sans ces passages. » Autre acception dans le poème « Où s'invente le jour » issu du *Manteau de Circé* : « Restera-t-il de mon passage d'autres plaisirs que celui des sens si vite évanouis ? » (Deux quasi-alexandrins combinés, l'air de rien...) Dans le poème « Le croquis d'une ville », on retrouve : « Il ne sent que le froid du passage. »

Il suffisait de poser la question au poète lui-même : après la récurrence de la matière, pourquoi la constante présence du « passage » ? Ce à quoi il répondait que c'est un mot conducteur, transitoire. D'ailleurs, il notait que « le poète lui-même est de passage » et citait Montaigne : « Je ne peins pas l'être. Je peins le passage. » Le poète choisit d'écrire le passage, d'être ce passeur, personnage permanent, double du poète lui-même. Pour éviter l'absolu et être dans le relatif, le passage est un terrain parfait.

Tixier le sait bien : être poète, c'est être passeur. Grâce à lui, les choses vont se diffuser dans la sensibilité d'autrui : voilà le passage de la poésie, grâce aussi à la lecture silencieuse, à ce face à face intime avec l'ensemble des mots. Le passeur trouve un point de départ à sa création, dans la matière, et compte ensuite sur la réceptivité de son lecteur.

Parfois, il l'interpelle directement : « Ne parle pas de frère si tu n'as pas de frère. Si ton cœur n'a pas battu, ne parle pas d'amour. Ni du poème, si les mots tombent de ta bouche sans s'unir. N'accepte pas le quotidien d'une langue alourdie d'habitudes. » Précepteur, moraliste, le poète met ici en valeur son propre rôle de passeur : un travail sur les mots d'une langue affaiblie par son usage quotidien, que la patience et le travail poétique peuvent purifier et rafraîchir.

Tixier nous éclaire encore un peu plus sur sa quête dans *Le Manteau de Circé* : « Je cherche. Je fouille, avec une fébrilité d'insomniaque, les mots faveurs. Les mots flambeaux de la lucidité. » Jean-Max Tixier était en effet un poète en perpétuel questionnement, avançant tranquillement sur le chemin des expérimentations. L'écriture le subjugue. Il lui dédie un

poème d'ailleurs, sobrement intitulé « Écriture ». Au-delà du plaisir, la nécessité d'écrire apparaît :

« Parler pour n'être pas vaincu
Mes mots donnent la chair
À ce qui n'en a pas »

Dans un poème intitulé « Où s'invente le jour » et sous-titré très justement « Notes au seuil du poème », on trouve une sorte d'art poétique, de réflexions sur la création. Le poète le concédait volontiers : il ne peut écrire sans théoriser. Voici un exemple intéressant tiré de « Passage » : « *Le sens appelle le sens. Le verbe prend au verbe. Une dune ne figure pas le désert. Il faut la profusion des sables. Le poème use de même, rassemblant grain à grain l'infime et l'infini.* »

Cette participation de l'intelligence critique à la création semble déterminante. Le poète se préoccupe de jeter des pans de lumière sur l'acte mystérieux de la création poétique. (à commencer par ces deux poèmes spécifiques : « Écriture » et « Où s'invente le jour », sorte de diptyque). Quitte, sans donner de définition à la poésie, à avancer juste sa fonction essentielle : réutiliser le langage d'une manière spécifique, en vue de faire progresser la connaissance de soi et, en plus, de renouveler les rapports au monde.

Il distingue en effet deux types de poésie : la poésie d'expression, d'abord, celle du poète qui communique (comme Frédéric Mistral, soulignait-il !), une poésie qui lui sert de repoussoir ; puis la poésie de la connaissance, qui utilise le langage pour approfondir l'apprentissage de soi. Mais il le savait bien : « le poème en sait toujours plus que le poète en sait lui-même ». Parfois même d'ailleurs il est autoréflexif : il exprime donc en sa substance même les éléments de sa genèse et de sa maturation. D'ailleurs, selon lui, le poème engendre le poème : il est direction, non sémantisme pur.

De ce point de vue, on pourrait penser que le poème est donc presque indépendant, libre. Pourtant, nous allons voir qu'il n'échappe à une structure marquée, à des figures récurrentes.

Passage de la poésie à l'aide de la structure

La poésie de Jean-Max Tixier n'est pas imperméable aux figures, en leur diversité. Par exemple, on trouve beaucoup de parallélismes dans les poèmes du *Manteau de Circé*, comme

des strates se superposant. L'épanadiplose aussi, s'épanouit dans de nombreux textes. Par exemple, dans « Lecture d'une ville », on trouve ceci :

« La pierre n'est plus que pierre.
La mer se ramène à la mer. »

Ou dans *Le Manteau de Circé*, « Dans la chute éternelle, on ne sent pas la chute. »

Un aphorisme en appelle d'autres. Dans le poème « Passage », on trouve un magnifique exemple : « Le sens appelle le sens. Le verbe appelle le verbe. » La paronomase est aussi un des jeux utilisés par le poète, doublé ici d'un jeu de mot : « Mensonge si j'affirme : l'homme songe à son jeu » (*Le Manteau de Circé*). « Ne reste des rameurs que leur propre rumeur », trouve-t-on dans « Éloge du passeur » ; ou encore : « Ce que vaut une image dans un lieu sans image, c'est le prix du mirage. »

Le parallélisme structure souvent la prose de Tixier, comme avec le discret « Peu à peu. Pas à pas. » de « L'éloge du passeur ». À moins que l'anaphore ne prenne le relais :

« Je n'ai pas plus combattu l'ange
Que son ombre
Je n'ai pas prononcé les paroles. »

Mais ce qui semble très intéressant d'observer, c'est le phénomène de l'écriture qui mime son propre processus. Nous rentrons ici dans le domaine du métatextuel. Voici, par exemple, dans les dernières phrases de « L'Éloge du passeur » : « L'ombre attend sur le quai. Il est l'heure de dénouer la corde autour du dernier mot. » Effet miroir de l'énoncé. Phénomène qui permet donc une deuxième lecture d'un exemple proposé précédemment :

« Au coup de cymbales de l'aurore
Répond celui du crépuscule
Entre les deux [entre les deux distiques]
Le regard fixe du silence
L'éclat du bronze. »

C'est encore plus flagrant dans les *Stances pour la femme dernière*, dans lesquelles on assiste à la régression du poème, jusqu'au dernier mot :

« Dernière femme avant la mort
Femme dernière dernier homme
Voici la chair ultime
L'ultime souffle
Au bord à bord
Du gouffre. »

Dans *Le Manteau de Circé*, phénomène identique :

« La parole se perd
En arabesque

Jusqu'à
Mourir. »

Le métalangage transparaît nettement dans cet autre exemple, qui ne peut qu'évoquer la fin magistrale d'un autre poème célèbre :

« Je reviens sur mes mots
Soif intacte
Gorge bouillonnante
De ce qui ne fut dit

Où retrouver la trace
Dans ce fouillis d'herbes
Coupées. »

Ainsi se termine abruptement le texte ; ce qui n'est pas sans rappeler le vers final d'Apollinaire : « Soleil cou coupé. »

L'aventure du vers et de la prose

Tixier est un poète qui a expérimenté le vers, le vers libre et bien sûr la prose.

Mais il y a un point commun à tous ses textes : ce sont des fragments clos, utilisant de grandes marges, le blanc, les silences.

D'ailleurs, quand je l'avais interrogé sur ce choix du vers ou de la prose, il m'a répondu : « Certains thèmes exigent la disposition en vers, d'autres en prose. C'est une perception différente. La prose est souvent la réponse à un projet poétique. »

Ses poèmes en prose sont de petits « blocs », toujours d'un seul tenant, compacts comme du granit, denses, où circule du sens, et qui déploient tout un système de relations qui se soude en une unité intangible.

Le vers, lui, utilise plus volontiers le blanc, qui entre pleinement dans la composition du texte, comme sur une partition musicale ce qui octroie au silence une place essentielle. Chaque vers paraît seul, bien que lié aux autres. L'idée rejoint celle de Tixier qui disait : « Les vers rassemblent chez moi une succession de solitudes. »

Le vers libre respecte la diction et les respirations naturelles, nous l'avons vu plus tôt, ainsi que le rythme propre au poète. Il permet également d'isoler les mots, de les mettre pleinement en valeur, d'exposer aux yeux de tous la matière verbale.

Quoi qu'il en soit, Jean-Max Tixier a clairement le goût de l'expérimentation poétique, déclenché très certainement par des lectures. Rien d'étonnant quand on sait que ses lectures préférées étaient celles de Roger Caillois, de Saint-John Perse, de Valéry, de Ponge, Char et Tortel. Déjà en tant qu'étudiant il avait côtoyé la poésie de très près, comme sous l'angle du microscope, et en avait tiré un essai, initialement sa thèse de troisième cycle : *Vers une logique poétique*.

C'est grâce à la revue *Encres Vives* qu'il approfondit la théorie littéraire et les expériences poétiques. Il pratique tous les terrains : le poème en vers classique, l'éloge, les stances, la fable, les vers libres, la prose. Parfois même des alexandrins se cachent dans sa prose (ce qui n'a rien de surprenant pour Mallarmé qui disait : « Il n'y a que l'alphabet, et des vers ; plus ou moins serrés, plus ou moins diffus. ») Par exemple, dans un des poèmes en prose du *Manteau de Circé*, on peut trouver, avec une césure à l'hémistiche : « Il suffit à mon pied de fouler l'incertain. »

Quand Tixier utilise la prose, elle est toujours liée à la thématique du texte à écrire. Dans *Le Manteau de Circé*, c'est le thème même de la mer qui le dissuade d'user du vers : l'absence de frontière, l'illimité, les espaces du ciel et de la mer refusent de se laisser enclorre dans un vers mesuré. Dans le recueil *Les Silences du Passeur*, la prose se déclenche spontanément au contact du thème cher à Baudelaire déjà : la ville, ses bruits, son fourmillement. En effet, Tixier ne peut ignorer le fort « réservoir poétique » de la ville moderne : c'est bien le lieu où les rencontres se multiplient, c'est une promesse d'imprévu, une ouverture sur des possibilités infinies.

En écrivant le poème « Simple croquis d'une ville », Tixier hésite entre le vers libre et la prose :

« La demoiselle sous le parapluie
Marche d'un pas alerte
Vers le point qui palpite
Ses fins talons crèvent les flaques
La chaussée brille un peu plus
Tout pourrait arriver à tout instant
Si la demoiselle savait. »

Qui rappelle immédiatement le poème citadin de Baudelaire, « À une passante ». Une ville où la solitude du poète n'est d'ailleurs pas trop bouleversée, et où les êtres croisés au gré de ses errances sont anonymes :

« Le chauffeur de taxi s'endort à la station
Les bras sur le volant

Il est trop vieux pour repartir en course
Il a mis à zéro le compteur de sa vie. »

Le lecteur, quant à lui, participe aux explorations de Tixier ; il est très souvent interpellé directement, dans des tournures interrogatives. Par exemple, dans la *Parabole* :

« Peut-on chercher longtemps sans dommage des ressemblances dans ces masses grumeleuses qui ne représentent rien ?

Peut-on jouer avec elles sans être aspiré par un tourbillon de fuyantes images, jusqu'à perdre le sens de la réalité ? »

Le lecteur interroge donc la matière à son tour. Dans *Le Manteau de Circé*, encore, le poète matérialiste questionne son lecteur à travers ses propres interrogations :

« La colline, lointaine, posée sur les nuages, dans le miroitement des yeux.

Existe-t-elle plus que le mirage au verso de la page ? »

Le poète, matérialiste et passeur, est donc aussi un savant chimiste. Il exploite les capacités des éléments verbaux, fait des mélanges, cherchant l'homogénéité. Il est en quête d'une solution, une solution poétique, qui lui permettrait de trouver cette fameuse « nouvelle langue » que cherchait déjà Rimbaud, pour fixer des vertiges, à la ville comme à la mer, ou sur le ciel, vers de nouvelles voies à explorer encore...

Il est donc clair que Tixier, admirateur du programme rimbaldien, adhérait également au projet de Francis Ponge : « La vénération de la matière : quoi de plus digne de l'esprit ? » Mais si la matière est protéiforme, versatile, la matière verbale a su, elle, retenir toute l'attention du poète, qui savait qu'il pourrait s'en amuser à l'infini, explorant les combinaisons du possible. N'oublions pas que Tixier était un poète qui donnait toute son indépendance au poème, qui laissait le langage agir ; il aurait pu être l'auteur des propositions de Ponge :

« À chaque instant du travail d'expression, au fur et à mesure de l'écriture,
le langage réagit, propose ses solutions propres, incite, suscite des idées, aide à la formation
du poème. »

Pour que le passage entre l'auteur et le lecteur se fasse, il utilise la langue des profondeurs, pour que ce lecteur soit au plus proche, au plus intime des mots. La poésie (matérialiste) est aussi une aventure introspective. Citons donc pour conclure ces vers issus du poème « Le plus prégnant vertige » :

« Descends le long du langage
Jusqu'aux profondeurs jamais atteintes
Où l'ivresse donne aux mots
La vibration du néant »